

Le premier ouvrage qui y fut imprimé, en 1531, est le *Breviarum nidarosiense*, dont on croit qu'il n'existe plus aucun exemplaire.

Mathieson imprima aussi un manuel pour les prêtres, le *catéchisme de Luther*, et d'autres livres de ce genre; mais l'imprimerie fit peu de progrès jusqu'en 1574, époque à laquelle l'évêque Gadbrandt Thorlakson fit venir de nouveaux caractères. Ce fut alors que parut, entre autres livres, la Bible hollandaise, in-folio, de 1584, qui est très-bien imprimée. Un exemplaire de cet ouvrage, extrêmement rare et presque introuvable, a été rapporté par le prince Napoléon.

Outre l'édition de la Bible islandaise, in-folio, on connaît encore celle qui a été imprimée à Hoolum, in-folio, de l'année 1644; une autre, in-folio, imprimée en 1728. Un exemplaire de chacune de ces éditions figure également dans la collection du voyage.

L'imprimerie d'Hoolum n'existe plus; elle est aujourd'hui à Reykiavik, où se publie tous les quinze jours un journal intitulé : *Pjodolfur*.

La collection d'ouvrages imprimés rapportés d'Islande par le prince Napoléon se compose de près de cent volumes. Nous donnerons ici la liste des principaux ouvrages imprimés, et celle des manuscrits.

Livres imprimés.

- 1° *Bible islandaise*, imprimée à Hoolum, 1644, en 1854, 1 vol. in-folio.
- 2° *Bible islandaise*. Hoolum, 1544. 1 vol. in-folio, reliure en bois.
- 3° *Le même ouvrage*. Hoolum, 1728. 2 vol. in-folio.
- 4° *Nouveau Testament*, en islandais. Hoolum, 1609, 1 vol. in-8, reliure en bois couvert, avec figures.
- 5° *La Passion* (en islandais). 1678, 1 vol. in-8.

6° *Méditations sur la Passion de J.-C.* (en islandais). Skalholt, 1689, 1 vol. in-8.

7° *Grammaire latine islandaise*. 1734.

8° *Recueil de Sagas* (poème ou récit historique), en islandais. Skalholt, 1689.

9° *Annales de l'Islande*, de 803 à 1430, dans lesquelles il est parlé des invasions des Normands en France, etc.

10° *Géographie du moyen âge*, d'après les monuments islandais (ouvrage curieux, dans lequel il est parlé de la découverte de l'Amérique par l'Islandais Heifr au xv^e siècle).

11° Toutes les publications de la société littéraire d'Islande, parmi lesquelles on remarque : une carte d'Islande, en quatre feuilles, la traduction de l'*Odyssée* ou du *Paradis perdu*, de la *Messiede*, de Klopstok, divers ouvrages scientifiques, une collection d'ouvrages relatifs à l'histoire de l'Islande, des recueils de poésie, etc., etc.

12° Diverses publications de l'*Académie ecclésiastique* imprimée à Reykiavik.

13° Une collection de programmes des études au collège de Reykiavik.

14° Divers ouvrages de législation islandaise, des comptes rendus de l'administration, etc.

Manuscrits.

Les principaux sont :

- 1° *Un Recueil de lois islandaises* en 2 vol, in-4°, sur vélin, écriture gothique avec encadrement et peintures.
- 2° *Gragas* (espèce de code islandais), 1 vol. in-4°. C'est la réunion des lois qui ont régi l'Islande tant qu'elle a conservé la forme républicaine.
- 3° Un recueil de poèmes islandais, in-4°.
- 4° Un recueil de *Sagas* ou traditions écrites.
- 5° L'histoire de l'Envahissement de l'Islande par les Norvégiens, in-4°.

6° Une ode au prince Napoléon, en islandais et en français, par Benedict Grondhal.

Groënland.

Les visiteurs de la galerie du Palais-Royal remarquaient, sur la terrasse extérieure, une tente d'Esquimaux avec tous les ustensiles de la vie de ces peuplades. Le pays étant absolument privé de toute végétation arborescente, les Groënlandais sont obligés, pour se chauffer ou cuire leurs aliments, de brûler de l'huile de phoque dans une petite auge de pierre, dans laquelle ils placent un morceau de tourbe fibreuse destinée à servir de mèche. Nous rappelons cette circonstance pour faire comprendre combien l'exécution d'un livre imprimé doit être chose impossible chez un peuple placé dans des conditions si misérables. Un livre imprimé au Groënland est donc aussi difficile à rencontrer que le phénix mythologique. Il n'existe pas dans la collection du prince Napoléon de livre provenant du Groënland, et il n'en existe nulle part aucun; seulement, on a rapporté trois cartes manuscrites du Groënland; dressées par les frères moraves de Gothaab; l'une est une carte générale de cette contrée, avec les noms esquimaux, les deux autres sont des cartes partielles.

Les livres que l'on trouve entre les mains des Groënlandais sont exclusivement des ouvrages composés par les missionnaires danois pour l'instruction de ces peuplades.

Deux brochures, qui font partie de la collection, offrent pourtant un intérêt particulier: elles ont été imprimées en présence du prince Napoléon, par des Esquimaux, employés dans l'établissement des frères moraves, à Gothaab. L'une de ces brochures est un chant sur la guerre d'Orient.

Norvège, Suède et Danemark.

Les livres apportés de la Norvège, de la Suède et du

Danemark, quoique très-nombreux, n'offrent pas le même intérêt bibliographique que ceux de l'Islande. Ce sont des ouvrages scientifiques, historiques, militaires, d'économie politique, etc. On y remarque pourtant quelques albums curieux contenant des dessins de costumes, des vues du pays, de monuments, des cartes marines et terrestres: mais leur examen serait ici superflu, les contrées dont il s'agit faisant partie intégrante du cercle de la civilisation européenne.

Nous avons passé en revue les objets très-divers qui composent la collection scientifique rapportée par l'expédition maritime du prince Napoléon. Si aux nombreux produits dont nous avons parlé, on ajoute des modèles de bateaux en bois pour la chasse au phoque, et des bateaux semblables faits en peau de phoque, qui servent particulièrement au transport de femmes groënlandaises: des mannequins de grandeur naturelle représentant les costumes de la Finlande et du Groënland; des armes de bronze, de pierre ou de silex, appartenant aux âges les plus reculés ou aux temps modernes; des vêtements ou couvertures de toutes sortes, en duvet d'eider et en peau de phoque; des monnaies anciennes de la Suède, et qui consistent en une simple lame de cuivre marquée d'une estampille, etc., etc., on aura une idée de ce curieux musée, de cette collection d'autant plus étonnante que l'excursion maritime qui l'a recueillie n'a guère été qu'une course à vol d'oiseau, qui n'a permis que de prendre très-rapidement les souvenirs et les traces des pays parcourus.

Les importants résultats qui ont été obtenus pendant ce beau voyage font vivement désirer qu'il serve d'augure et de signal à d'autres expéditions du même genre, conçues sur le même plan, disposant des mêmes ressources, et qui, dirigées sur d'autres points du globe, apporteraient le plus heureux tribut pour le perfectionnement et l'agrandissement des sciences.

2

Voyage à la recherche des sources du Nil sous le commandement de M. d'Escayrac de Lauture. — Coup d'œil historique sur les tentatives faites jusqu'à ce jour pour découvrir les sources du Nil Blanc. — Personnel de l'expédition de M. d'Escayrac de Lauture. — Préparatifs et moyens de recherches. — Insuccès de l'entreprise.

En 1857 une tentative très-importante a été faite pour remonter jusqu'aux sources du Nil Blanc, et résoudre ainsi le grand problème géographique que les siècles nous ont légué. Commencée sous les plus favorables auspices, cette expédition a été malheureusement forcée de s'arrêter presque à son début, et les espérances que la science avaient conçues à ce sujet ont dû être, sinon abandonnées, du moins ajournées. Bien que cette entreprise ait par le fait échoué, elle présentait trop d'intérêt, elle avait reçu de trop brillants patronages dans la sphère des sciences pour que nous n'en consignions pas le souvenir. Les grands efforts tentés sans succès doivent être conservés à l'histoire de la science contemporaine, comme celui des tentatives que le succès est venu couronner.

Avant de faire connaître l'organisation et l'expédition scientifique placée sous les ordres de M. d'Escayrac de Lauture, et qui se proposait de remonter jusqu'aux sources encore ignorées du Nil supérieur, il ne sera pas sans intérêt de rappeler les entreprises qui ont été faites antérieurement dans le même but.

Ce sont les membres de la commission scientifique de l'expédition d'Égypte, et surtout le mathématicien Fourier, secrétaire de l'Académie des sciences, qui eurent la pensée de faire entreprendre un voyage de recherches sur le Nil Blanc, c'est-à-dire sur l'une des branches du Nil placée à l'occident, et qui avait été presque oubliée par Bruce, le célèbre voyageur anglais, à qui l'on

doit, comme on le sait, la découverte des sources du Nil Bleu.

Le géographe français, d'Anville, d'après le récit de plusieurs anciens voyageurs, avait signalé le premier cette branche importante, qui paraît être l'origine véritable du Nil; il en avait fait l'objet, en 1745, d'un mémoire à l'Académie des sciences de Paris. La question d'un voyage à entreprendre au nord du Nil Blanc était souvent le sujet des entretiens des membres de l'Institut d'Égypte, et notamment de Fourier, qui attachait la plus haute importance à son exécution.

Ce ne fut pourtant que vingt ans après l'expédition d'Égypte que l'on songea sérieusement à ce projet. Un voyageur français, M. Frédéric Caillaud, recommandé par une mission de son gouvernement, et profitant de la marche de l'armée égyptienne, remonta jusqu'à *Dâr Fog*, sur le Nil Bleu, et découvrit la célèbre ville de Méroé. En passant à Karthoum, il vit, mais aperçut seulement, le Nil Blanc, à son confluent avec l'autre branche. Déjà, M. Linant (aujourd'hui Linant-Bey), ingénieur en chef en Égypte, avait déterminé la position de Khartoum en longitude et en latitude. C'est alors que l'on engagea Méhémet-Ali à faire reconnaître le Nil Blanc dans une expédition spéciale. Mais le vice-roi voulut d'abord se rendre, de sa personne, aux mines d'or, ou plutôt aux sables aurifères de Fazoglo et de Fazangoro, dans le Sennâr, et là il put recueillir des notions sur le Nil Blanc. À son retour, en 1839, pressé de nouveau par le consul de France, il ordonna enfin un voyage d'exploration.

Un de ses officiers, Selim-Bimbachy, fut mis à la tête de l'expédition; il avait avec lui sept barques armées et quatre cents hommes. Muni d'instruments défectueux, et malheureusement de peu de connaissances scientifiques, il se borna à reconnaître le cours du Nil Blanc jusque vers le 6° degré de latitude nord.

Cette reconnaissance apportait peu de lumières sur la population du pays, ses productions et son climat. Aussi Méhémet-Ali ordonna-t-il, peu de temps après, une autre expédition. Un ingénieur français, M. d'Arnaud, qui est encore actuellement au service du gouvernement égyptien en fut nommé le chef scientifique; M. Sabatier, le frère du consul général actuel de France en Egypte, lui était associé. On fit un grand nombre d'observations de toute espèce. On avait déjà parcouru plus de mille lieues du cours du Nil, sans que le fleuve présentât un autre aspect que celui qu'on lui connaît dans la Haute-Egypte et dans le Soudan. Mais aucun document officiel, sur cette exploration, n'a été imprimé; seulement, quelques-uns des voyageurs qui y ont participé en ont publié des relations plus ou moins étendues; on ne possède qu'une simple rédaction de la grande carte de M. d'Arnaud. L'expédition ne parvint que jusqu'au 4° degré 42' 42" nord.

Pendant ce voyage, le régime du fleuve fut soigneusement observé. Des sondages, des mesures, des profils, furent exécutés; la vitesse du Nil fut déterminée en divers endroits; l'état de la température, la pression atmosphérique et les vents furent aussi fréquemment observés, ainsi que les productions du sol, les populations, leurs mœurs et leurs habitudes. Tout ce travail est resté inédit, ainsi que les observations de latitude et de longitude, et la grande carte qui y a été assujettie. Nos voyageurs purent établir et lier des relations avec les indigènes. Un certain *mek* ou roitelet, appelé *Lagono*, fit un bon accueil aux voyageurs égyptiens.

Depuis ce mémorable voyage, plusieurs excursions ont eu lieu sur le Nil Blanc; on doit citer surtout celle des membres de la mission autrichienne, établie à Khartoum.

Don Ignace Knoblecher, le chef de cette mission, et don Angelo Vinco, ont visité tout le cours du Nil jusqu'au terme de l'expédition d'Arnaud, et au delà; on prétend même que

don Angelo a atteint le 2° degré nord. Là, dit-on, le fleuve se rétrécit beaucoup, et la navigation y devient très-difficile, le lit offrant beaucoup de courants rapides et se trouvant souvent obstrué par des roches. M. d'Arnaud avait déjà remarqué cette diminution de la largeur et de la profondeur du Nil, ce qui fit conjecturer, à cette époque, que les sources ou l'une des sources du Nil n'étaient pas très-éloignées. Néanmoins, le rapport des indigènes et celui des missionnaires sont contraires à cette conjecture: selon eux, le cours du fleuve se prolongerait bien loin au delà. D'après l'opinion d'Angelo Vinco et des indigènes, le Nil provient d'un grand lac intérieur, véritable Méditerranée africaine, dont quelques contours sont indiqués sur les cartes les plus récentes, et sur laquelle les voyageurs auraient vu des embarcations à voiles d'une dimension considérable, et manœuvrées avec une certaine habileté par les indigènes.

Tel est, en abrégé, l'historique des plus importantes tentatives qui ont été faites jusqu'à présent pour reconnaître le cours du Nil Blanc supérieur. Arrivons maintenant à l'expédition qui, en 1856, sous le commandement de M. d'Escayrac de Lauture, devait marcher vers le même but.

C'est au vice-roi actuel de l'Égypte, à Mohamed-Saïd qu'appartenait l'initiative du projet de cette expédition. Le prince éclairé qui poursuit avec tant d'ardeur l'œuvre généreuse et civilisatrice du percement de l'isthme de Suez, est aussi celui qui s'est préoccupé du moyen de résoudre le grand problème des véritables sources du Nil. Ces deux entreprises avaient d'ailleurs entre elles une sorte de lien logique et naturel: en même temps qu'il ouvrait ses États au commerce et à la civilisation européenne, le vice-roi voulait faire pénétrer la domination égyptienne dans l'intérieur de l'Afrique. Par ses soins, l'expédition scientifique préparée pour l'exploration des sources du Nil, eut le

même caractère international qui a marqué la création de la commission mixte pour l'étude du percement de l'isthme de Suez. La France, l'Angleterre et l'Allemagne furent invitées à fournir à la future commission scientifique leur contingent dans le personnel de savants chargés d'entreprendre le voyage aux sources du Nil. Voici comment était composée cette commission, à la tête de laquelle le vice-roi plaça M. d'Escayrac de Lauture :

MM. Aubaret, lieutenant de vaisseau (France);

Mayer, ingénieur des mines, natif de Brandebourg (Prusse);

Richard, docteur en médecine et en chirurgie, botaniste (France);

Boleslawski, lieutenant en premier de pontonniers, natif de Mitrovits, attaché à l'Institut impérial et royal de géographie militaire (Autriche);

Geng, lieutenant en premier de pontonniers, attaché à l'Institut impérial et royal de géographie militaire (Autriche);

Della-Salla, lieutenant d'infanterie, topographe;

Comte Kinski, de Milan, attaché à l'Institut impérial et royal de géographie (Autriche);

Pouchet, licencié ès sciences, de Rouen (France);

Twiford, officier de marine, de Londres (Angleterre);

De Bar, dessinateur, de Montreuil-sur-Mer (France);

Clague, dessinateur photographe, de la Nouvelle-Orléans (États-Unis);

Tabonnelles, d'Elbeuf (France);

Bonnefoy (France).

On voit que le personnel de l'expédition était parfaitement choisi. Le commandant, M. d'Escayrac de Lauture, connaissait depuis longtemps une partie des pays qu'il allait parcourir. Il était fait au climat et aux mœurs des habitants. Il avait déjà visité les rives du Nil Blanc, le Kordofan et les pays voisins de la mer Rouge, sous les mêmes paral-

èles. Il avait même publié plusieurs ouvrages sur l'Afrique septentrionale, et composé sur le Soudan égyptien un livre remarquable, fruit de ses observations personnelles.

Toutes les sociétés savantes de l'Europe s'intéressèrent à cette expédition. Le vénérable M. Jomard, membre de l'ancien Institut d'Égypte, la patronna à l'Académie des sciences de Paris. M. de Humboldt donna à M. d'Escayrac de longues instructions verbales, et le micrographe Ehrenberg lui remit des instructions écrites.

Le vice roi, Mohamed-Saïd, avait pris toutes les mesures nécessaires pour assurer le succès de l'expédition. Les frais qu'elle devait occasionner étaient à sa charge. Une escorte de trois cents hommes de l'armée égyptienne devait protéger ces nouveaux missionnaires de la civilisation.

M. d'Escayrac de Lauture fit confectionner à Trieste, en Autriche, trente-six chariots susceptibles d'être démontés et transportés facilement. D'autres équipages furent préparés pour les pontonniers, pour les pionniers, les sapeurs, les charpentiers et les autres ouvriers attachés à l'expédition. Deux bateaux à vapeur avaient été offerts par le vice-roi. M. d'Escayrac emportait avec lui beaucoup de présents, destinés aux *mecks*, c'est-à-dire aux roitelets du pays. Avec de tels moyens et la connaissance complète de tout ce qui avait été fait avant lui dans la même direction, M. d'Escayrac se trouvait dans des conditions excellentes pour réussir.

Ainsi, cette expédition scientifique l'emportait sur toutes celles qui l'avaient précédée, tant sous le rapport de la sécurité qui devait présider à la marche de l'expédition, que par l'excellente composition du personnel destiné à se livrer aux études scientifiques. Grâce aux connaissances variées et étendues des membres de cette réunion, et à la perfection des instruments dont ils s'étaient munis, toutes les recherches devaient être exécutées dans les conditions les meilleures. Les observations qui se rapportent à la physique auraient été relevées avec le plus grand soin.

Les phénomènes magnétiques auraient été observés avec une attention toute particulière. Les botanistes et les zoologistes faisant partie de la commission, devaient tracer avec exactitude la Flore et la Faune de ces contrées où nul Européen n'a encore pénétré. Les animaux infusoires, invisibles à l'œil nu, devaient être étudiés par les moyens les plus rigoureux qu'emploient les naturalistes; la géographie devait s'appuyer sur les observations astronomiques; enfin l'étude des races humaines, si intéressante dans cette partie du monde, devait être l'objet de l'attention constante d'hommes qui ont déjà fait leurs preuves dans cette partie des sciences naturelles.

Cette entreprise, qui avait pour objet la découverte de parties de l'Afrique absolument inconnues, se préparait donc sous d'excellents auspices; elle promettait à la science, au commerce, à la civilisation les meilleurs résultats. Malheureusement, ces prévisions devaient être démenties.

C'est le 20 juillet 1856, que le vice-roi d'Égypte avait donné son approbation au plan qui lui avait été soumis par M. d'Escayrac de Lauture pour les détails du voyage. M. d'Escayrac de Lauture retourna immédiatement après en Europe pour y réunir les personnes qui devaient l'accompagner dans son voyage. Les savants composant la réunion scientifique, et dont nous avons donné plus haut les noms, se donnèrent tous rendez-vous au Caire pour le mois d'octobre.

Dès les premiers jours d'octobre, M. d'Escayrac de Lauture était rendu au Caire; la plupart de ses compagnons de voyage le rejoignirent bientôt après dans la grande cité égyptienne. C'est du Caire que l'expédition devait partir pour remonter le Nil. Dès son arrivée au Caire, M. d'Escayrac de Lauture fut très-activement secondé par les autorités égyptiennes. Les principaux fonctionnaires égyptiens se montrèrent pour lui pleins de bienveillance et d'empressement; nous devons citer entre autres le mi-

nistre des finances, Zoulikar-Pacha, Edhem-Pacha, gouverneur du Caire, et Arakel-Bey. Les ordres généreux du vice-roi furent ponctuellement exécutés, et l'administration fit tout pour que les préparatifs fussent aussi satisfaisants et aussi prompts que possible.

Le 20 octobre 1856, M. d'Escayrac de Lauture expédia en avant deux petits bateaux à vapeur et quatre *dahabiehs*, qui devaient remonter jusqu'à la première cataracte du Nil. Il plaça cette flottille sous les ordres de l'officier de marine anglais attaché à l'expédition, M. le capitaine Twiford. A cette époque, le Nil commençait à décroître, et promettait une navigation facile pour ce premier convoi.

Cette sorte d'avant-garde était composée, du capitaine Twiford, de M. Georges Pouchet, naturaliste, fils de M. F. Pouchet, de Rouen, savant bien connu par ses belles découvertes en physiologie générale, et de M. Clague, photographe américain. Partie du fort de Boular, le 30 octobre, elle devait s'engager sur le Nil, franchir six cataractes et remonter par eau jusqu'à Karthoum, où était fixé le rendez-vous général. Le gros de l'expédition devait la rejoindre par la route du désert avec ses soldats et ses chameaux. La division qui remontait le fleuve se composait d'un bâtiment à vapeur, chargé de remorquer les cangues, et de deux chaloupes également à vapeur.

Mais ici devait se terminer le voyage, car l'avant-garde de la commission scientifique ne fut pas suivie par le reste de l'expédition. Déjà, pendant le séjour au Caire, de graves dissentiments s'étaient élevés entre M. d'Escayrac de Lauture et ses compagnons. M. d'Escayrac avait jugé nécessaire de se créer une petite armée, unie, disciplinée, plus belliqueuse que scientifique, capable, au besoin, de conquérir les pays que l'on devait explorer. Deux canons, portés à dos de chameaux, devaient faire respecter ses ordres dans le désert; il avait armé jusqu'aux dents les savants et les artistes, embrigadés

comme soldats; il avait imposé à ses compagnons le costume oriental, et prétendait exercer sur eux un véritable commandement militaire. Ces prétentions choquaient gravement l'indépendance et la dignité des compagnons de M. d'Escayrac de Lauture, qui avaient entendu faire un voyage de savants, et non une campagne militaire sous la conduite d'un chef suprême. Des dissentiments graves avaient donc éclaté déjà entre M. d'Escayrac et ses compagnons au Caire, où ils étaient réunis.

Après une navigation pénible, l'avant-garde de l'expédition arriva enfin à Dongola, capitale de la Nubie, où l'on fit une nouvelle halte, nécessitée par le désaccord qui subsistait toujours entre le gros de la caravane scientifique et son chef, resté au Caire. Les voyageurs profitèrent de leur séjour forcé à Dongola pour étudier les mœurs du pays. Les trois savants européens, munis de vivres pour deux mois et protégés par un détachement d'indigènes, quittèrent enfin Dongola, et recommencèrent à remonter le Nil dans la direction de l'île de Méroé.

Arrivés vers le 18° degré de latitude, ils rencontrèrent le vice-roi, Mohamed-Saïd, qui revenait d'un voyage d'exploration dans le Soudan, accompagné d'une petite armée et avec une suite nombreuse, composée de pachas, de fonctionnaires et d'officiers égyptiens. Le vice-roi avait appris en route le différend et le désaccord qui s'étaient si malheureusement élevés au Caire entre les membres de l'expédition et leur chef. A la suite des renseignements qu'il recueillit des trois savants composant l'avant-garde de la commission scientifique, Mohamed-Saïd pensa qu'il serait impossible de tirer un parti efficace de l'expédition telle qu'elle était organisée, et il se décida à la dissoudre.

Cette décision souveraine fut notifiée à l'avant-garde de nos savants au moment où ils se disposaient à continuer leur route. Il leur fallut revenir sur leurs pas et traverser le désert à petites journées, ne trouvant aucun aide de la

part des autorités égyptiennes, qui les croyaient tombés en disgrâce.

Telle fut la triste fin du voyage scientifique qui avait débuté sous de si favorables auspices.

Les détails que nous venons de donner sur les causes qui ont amené l'échec de l'expédition aux sources du Nil, sont empruntés à des renseignements de la plus grande authenticité. Néanmoins, il nous paraît équitable de faire suivre ce récit des explications personnelles qui ont été publiées à propos de ces faits par M. d'Escayrac de Lauture. Ces explications sont contenues dans une lettre qui a été adressée par M. d'Escayrac de Lauture à l'Académie des sciences de Paris, et que nous allons reproduire en terminant, parce qu'elle renferme d'ailleurs plusieurs autres renseignements intéressants sur l'entreprise dont nous venons de rappeler les diverses péripéties.

Lettre de M. le comte d'Escayrac de Lauture à l'Académie des Sciences au sujet de son expédition aux sources du Nil.

« Monsieur le secrétaire perpétuel, l'expédition aux sources du Nil, dont le commandement m'avait été confié, a échoué devant les difficultés contre lesquelles je me suis vainement débattu pendant une année. L'Académie des Sciences, qui avait daigné patronner cette grande entreprise, a droit à quelques explications, et je les lui donnerai, en gardant toutefois une certaine réserve, dont je crois utile et convenable de ne pas me départir.

« J'avais prévu, dès le premier jour, les difficultés qui m'ont assailli. J'espérais toutefois parvenir à les vaincre, comptant, d'une part, sur des secours qui m'étaient promis et m'ont manqué; pensant, d'autre part, calmer par des concessions très-larges les inquiétudes que l'expédition inspirait à tort à certains intérêts. J'espérais que le caractère inoffensif et international de l'expédition désarmerait la jalousie, ferait taire la malveillance et me permettrait de mener à bonne fin une grande entreprise qui se fût trouvée hors de péril dès

qu'elle eût été au sein de la nature primitive et au milieu des peuplades incultes qu'elle devait visiter.

« Le commandement de cette expédition m'avait été offert sans que je l'eusse jamais demandé, par une lettre reçue, à Paris, le 6 février 1856. Mon dévouement à la science me faisait un devoir d'accepter, presque sans examen, une offre d'ailleurs très-flatteuse pour moi. J'acceptai tout de suite. Je fixai le départ du Caire au mois de septembre, avec les hautes eaux, et celui de Karthoum au mois de novembre ou de décembre, avec les vents du nord. J'avais, en conséquence, le temps de donner à l'expédition, par des mesures sagement prises et des préparatifs convenables, toutes les garanties du succès.

« Je pensai tout d'abord à l'emploi d'un bateau à vapeur d'une construction spéciale, ne calant qu'un pied, pouvant porter, avec leurs vivres, une centaine d'hommes, pouvant franchir toutes les cataractes, susceptible du reste de se démonter, au besoin; escorté enfin de barques indigènes et d'embarcations en cuivre analogues à celles dont le commodore Lynch a fait usage sur la mer Morte. Grâce à cette combinaison, avec un petit nombre d'hommes et à peu de frais, l'expédition eût été accomplie en moins d'une année, sans que la science y eût rien perdu.

« Par une fatalité déplorable, mes démarches n'eurent aucun résultat pendant plusieurs mois, et ce n'est que le 20 juillet que l'expédition fut organisée par un acte émané du gouvernement de S. A. le vice-roi. Remettre l'expédition à la campagne suivante était fort chanceux, et je dus, n'ayant pas devant moi le temps nécessaire à l'exécution de mon premier plan, en adopter un second plus ou moins analogue à celui des premières expéditions. J'adressai, en conséquence, au gouvernement de Son Altesse, la demande de deux petits vapeurs, de quelques barques et de l'escorte destinée à soutenir, au besoin, l'expédition. J'espérais que, comme je l'avais demandé, le départ des vapeurs et des barques aurait lieu pendant mon séjour forcé en Europe, où les préparatifs scientifiques me retenaient, et je fixai mon départ du Caire au 15 octobre. Malheureusement, lorsque j'arrivai en Égypte, rien n'avait été fait. Je dus renouveler mes demandes et en attendre l'effet; aussi ne pus-je expédier le premier convoi que le 18 octobre; le Nil baissait fortement à cette époque, et les difficultés furent telles aux cataractes que, bien que mon premier convoi soit parvenu, grâce au dévouement et à l'habileté de M. Twiford,

à les franchir, il ne pouvait être question de remonter le Nil Blanc dans cette campagne.

« Je subis moi-même de bien grands retards, et ne pouvant obtenir les moyens de transport dont j'avais besoin, je me vis indéfiniment retenu au Caire, sans profit pour la science et au grand péril d'une expédition, qui, formée, en raison de certaines exigences, des éléments les plus divers, et ne devant guère ses progrès qu'à l'ardeur de mon initiative, était essentiellement menacée et fragile.

« Son organisation laissait peu à désirer. Les diverses branches des connaissances humaines y étaient convenablement représentées. D'excellents instruments choisis par moi-même chez Winnerl, Lorieux, Pistor et Martins, Schiek, Ernst, Charles Chevalier, garantissaient la valeur des observations, et la photographie devait, ainsi que le dessin, prêter aux investigations de la science le concours le plus avantageux.

« Un outillage varié, des approvisionnements considérables me permettaient de séjourner où besoin serait, soit en raison de l'hivernage ou pour attendre des crues nouvelles, soit pour nouer avec les noirs du fleuve Blanc les relations que le succès de l'expédition pouvait rendre nécessaires.

« Les premières expéditions avaient emmené 500 et 800 hommes. Les négociants et les particuliers qui fréquentent le fleuve Blanc s'appuient d'une force armée: je crus devoir agir de même, et je pris 250 hommes choisis dans la marine de l'État, l'infanterie noire, l'artillerie, le génie et les chasseurs. Cette troupe eût surtout été utile dans le cas très-probable où j'aurais dû faire des détachements, laisser derrière moi des magasins et des dépôts, abandonner enfin les barques pour continuer ma route avec des chariots que j'avais fait construire à Trieste, et pour lesquels j'aurais trouvé des attelages sur les lieux. Une attaque était d'ailleurs à redouter dans ce cas, en raison de la cupidité que le bagage et les objets d'échange de l'expédition pouvaient exciter, et il est facile de concevoir qu'en dehors de ce bagage et de cette suite, s'il est possible de voyager comme missionnaire ou comme chasseur, il ne l'est pas de voyager comme savant dans une région barbare, à laquelle manque même la demi-éducation que le Soudan central a reçue de l'islamisme. Bien résolu de maintenir la paix au prix des plus grands sacrifices, je voulais être à même cependant de faire triompher l'expédition des obstacles que les populations auraient pu lui opposer. Je comptais du reste,

surtout dans ce but, sur l'impression morale que les fusées et quelques autres artifices pouvaient produire.

« Le gouvernement égyptien se montra fort large pour toutes les dépenses qu'il avait à faire, et j'eus soin, de mon côté, de ne pas dépasser, d'éviter même d'atteindre les crédits qui m'avaient été ouverts à Paris, à Trieste et en Égypte, et qui s'élevaient à 180 000 francs. Bien que conçue très-largement, l'expédition eût donc coûté moins que la plupart des expéditions africaines tentées pendant le cours de ces dernières années. Mais l'expédition froissait de nombreuses susceptibilités, déjouait quelques calculs, effrayait quelques intérêts; aussi eus-je, dès le début, à combattre une opposition souvent déguisée, mais toujours acharnée et implacable.

« Rien ne fut négligé pour amener une scission entre moi et quelques-unes des personnes que j'avais admises à m'accompagner, et, dès que cette scission se fut produite, on en exagéra l'importance et on s'en empara comme d'un prétexte pour provoquer la ruine de l'expédition.

« Le vice-roi prononça la dissolution, à Karthoum, à la première nouvelle de la scission dont je viens de parler.

« Il y a lieu d'espérer que cette décision, si affligeante pour le monde savant, si contraire aux intérêts de l'Europe et de l'Égypte, ne sera pas maintenue sans retour. Le temps amènera des circonstances plus favorables; je n'ai pas perdu toute espérance de mener à son but une expédition scientifique digne de ce nom, et tant qu'il me restera quelque espoir, pour si pénible que soit la tâche que je me suis imposée, je resterai dans ce pays où je trouve d'ailleurs à poursuivre le cours de mes études.

« S'il m'est donné de réorganiser l'expédition, mon programme sera l'exécution de mon premier plan, de beaucoup préférable à celui que les circonstances m'avaient imposé. »

Comte d'ESCATRAC DE LAUTURE.

XVI

RAPPORT SUR L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855 PRÉSENTÉ A L'EMPEREUR PAR LE PRINCE NAPO- LÉON PRÉSIDENT DE LA COMMISSION (1).

Le rapport général présenté à l'empereur sur l'Exposition universelle de 1855, a paru au mois d'octobre 1857. Un coup d'œil rapide sur les divers travaux qui se trouvent résumés dans le travail du prince Napoléon fera comprendre la grandeur de l'entreprise qui fut accomplie à Paris en 1855, les difficultés sans nombre qu'elle rencontra dès son début et dans le cours de son exécution, comme aussi le bonheur avec lequel elle fut finalement conduite.

Recevoir, installer, classer et apprécier les produits de vingt-cinq mille exposants; élever, ainsi qu'on l'a dit, un temple de la paix à l'heure où la France envoyait ses enfants en armes à huit cents lieues de leurs foyers; comme on le verra bientôt, faire sortir l'harmonie du chaos, et répondre par un éclatant démenti aux craintes qui s'élevaient de toutes parts sur le succès ou même la possibilité d'une Exposition universelle, tel est le programme immense et varié qu'il s'agissait de remplir.

Un décret du 24 décembre 1855 organisa la commission impériale: le 29 du même mois, elle se trouvait à l'œuvre. Sur la demande du prince Napoléon, son président, une

1. Un volume in-4 avec planches. Paris, imprimerie impériale, 1857.